

Liaison et déliaison dans l'oeuvre de figuration

Josée Leclerc

Volume 32, numéro 1, 2024

Les antichambres du langage

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/1114606ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/1114606ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Santé mentale et société

ISSN

1192-1412 (imprimé)

1911-4656 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Leclerc, J. (2024). Liaison et déliaison dans l'oeuvre de figuration. *Filigrane*, 32(1), 81–91. <https://doi.org/10.7202/1114606ar>

Résumé de l'article

Le texte propose une réflexion sur les enjeux de la liaison et de la déliaison dans l'oeuvre de figuration primaire qu'implique l'écoute analytique. L'attention portée aux manifestations de figuration psychique, tant verbales que visuelles, auxquelles le cadre analytique offre un lieu d'expression privilégié, présente une portée clinique essentielle, pour autant que le psychothérapeute leur donne un abri psychique temporaire le temps nécessaire à leur gestation (Bion) et avant une possible assimilation pour le patient. Deux vignettes cliniques serviront d'étayage à notre propos.



Liaison et déliaison dans l'œuvre de figuration

Josée Leclerc

Résumé: Le texte propose une réflexion sur les enjeux de la liaison et de la déliaison dans l'œuvre de figuration primaire qu'implique l'écoute analytique. L'attention portée aux manifestations de figuration psychique, tant verbales que visuelles, auxquelles le cadre analytique offre un lieu d'expression privilégié, présente une portée clinique essentielle, pour autant que le psychothérapeute leur donne un abri psychique temporaire le temps nécessaire à leur gestation (Bion) et avant une possible assimilation pour le patient. Deux vignettes cliniques serviront d'étayage à notre propos.

Mots clés: figuration psychique; liaison; déliaison; contre-transfert; atteinte

Abstract: This article proposes a reflection on issues related to linking and unlinking within what psychoanalysis calls primary figuration involved in analytic listening. The attention to manifestations of psychic figuration, both verbal and visual, for which the analytic frame provides a privileged space of expression, has an essential clinical scope, in as much that the psychotherapist gives them a temporary psychic shelter the time needed for their gestation (Bion) and potential assimilation for the patient.

Keywords: figuration of psychic events; linking; unlinking; countertransference; *atteinte*

Quand il s'agit pour moi de rédiger un texte, bien que j'aie une idée du thème dont je souhaite traiter, au *lieu* d'écrire, je visite ou revisite des textes, souvent ceux qui s'imposent plus ou moins spontanément lors d'une consultation sommaire de ma bibliothèque selon un *modus operandi* de type «trouver-cr¹er». Dans ce qui se présente alors, je trouve matière à penser ce qui m'habite, sorte de concordance ou encore, selon les termes de Laurent Danon-Boileau, de «recours au mot pour dynamiser la représentation» moins inconsciente que préconsciente (2007, p. 1373).

Je ne peux alors qu'éprouver la bonne fortune qui est la mienne et tout autant le plaisir naissant de l'élaboration qui prend forme, sans passer sous silence la reconnaissance que j'éprouve envers des auteurs, non seulement pour la profondeur de leur théorisation mais aussi pour la générosité dont ils font preuve à la partager. Parmi ceux-ci, les textes de Laurent

Danon-Boileau et de Jacques Press, récemment découverts, se sont imposés pour leur valeur heuristique incontestable.

Ceuvre de figuration donc – comme le titre de mon texte l’indique –, et si j’entends aborder ce thème à partir de deux exemples cliniques – travail de liaison pour l’un et de déliaison pour l’autre –, c’est principalement du côté de l’analyste que se situe ma réflexion.

Mais d’abord quelques mots sur l’étymologie du vocable « figuration » s’imposent afin de mettre en évidence le double sens du prédicat « *figurare* » (« figurer »), à savoir d’une part représenter sous une forme visible – au moyen des arts par exemple – et d’autre part représenter à l’imagination, soit *se figurer*. De manière à infléchir ces modalités du *figurare* du côté de la psychanalyse, je dirai qu’il est question dans ce contexte moins de *représenter* sous une forme visible que de ce qui prend une forme psychique pour *se présenter* – moins *Vorstellung* que *Darstellung*, on connaît la distinction propre à la *Traumdeutung* freudienne prévalant entre représentation et présentation. D’où l’importance de *se figurer* ce qui ainsi se présente de manière à en saisir tant la teneur que le sens.

En effet, ce qui s’impose lors de *moments de figuration* est moins forme visible qu’autonomie d’un processus, et je rejoins ici Danon-Boileau qui, conviant la pensée du philosophe Meinong², soutient que « la représentation est un acte, un mouvement, un processus, non un contenu » (2007, p. 1354). C’est sans conteste dans l’autonomie de ce processus que réside sa puissance figurale – François Sirois parlera de « l’extrême pouvoir de condensation lié aux représentations de chose » (2018, p. 6) –, autonomie d’un processus capable de produire un saisissement psychique, ce que j’ai nommé ailleurs un effet ou un événement d’*atteinte*, dont on ne peut témoigner que depuis le lieu de cette atteinte (Leclerc, 2018, 2012, 2004). C’est un effet d’atteinte chez l’analyste qui rend sensibles ces figurations primaires, pour autant qu’il soit disposé à s’y laisser prendre, et c’est alors une injonction de type « figurez-vous » qui s’impose. Avant qu’une parole interprétative ne puisse être offerte au patient, il aura fallu ce processus de *figurare*, le passage obligé d’un passif – l’atteinte – à un actif – pensée-parole –, bien que la mise en mot ne soit pas toujours obligée.

La patiente, dans la mi-trentaine, y revenait souvent, généralement après un assez long silence : une zone de lumière jaune, éblouissante, devant ses

yeux, décrivait-elle, plus luminosité que lumière, une sorte d'aveuglement et d'attraction tout à la fois. Elle aimerait voir au-delà, mais craint de se fondre dans cet amas de lumière jaune et de ne pas en revenir. Malgré la puissance de cette figuration, aucune association ne lui vient en tête. Je propose un lien entre l'exigence du matériel que nous avons précédemment exploré et la survenue de cette vision-sensation colorée. « Peut-être », répond-elle évasivement car pour elle la question est de savoir pourquoi il y a survenue répétée de ce halo lumineux, une énigme qui simultanément l'intrigue et l'angoisse terriblement. *Désir de savoir sexuel, désir sexuel de savoir*, me dis-je, tout en prenant conscience dans l'après-coup que convier l'organisation chiasmatisée proposée par Pontalis (1987) pouvait s'avérer tentative afin de dissiper la résonance que les mots de ma patiente trouvaient en moi. Étant bien au fait du pouvoir de ce qui fait image et de la capacité d'intrusion potentielle de toute figuration primaire, celle-ci ayant souvent partie liée avec le trouble ou le trauma, peut-être opérerais-je alors un « déplacement dans l'investissement même des moyens de figuration » (Sirois, 2018, p. 7) de ma patiente dépeignant le caractère *unheimlich* que cette couleur imageante avait pour elle.

En effet, force m'était de reconnaître que l'expérience de ma patiente ne m'était pas totalement étrangère, ayant moi-même vécu un phénomène similaire dans les premières années de mon analyse, il y a bien longtemps. Il m'était arrivé à quelques reprises de voir surgir devant mes yeux une sorte de voile blanchâtre qui m'obstruait la vue, ce qui n'était pas sans susciter une certaine angoisse jusqu'au moment où elle se dissipait, sans doute grâce à une parole secourable ou une interprétation juste formulée par mon analyste. Si ce que l'analyse révélera à ce sujet différera de ce que les séances avec ma patiente dévoileront, il n'en demeure pas moins que la correspondance des éprouvés a sans conteste actualisé l'émergence d'un contre-transfert tout à la fois complémentaire (identificatoire) et concordant (empathique). La théorisation offerte par Heinrich Racker (1957) il y a bien des années s'impose encore aujourd'hui par sa pertinence. Dans ce contexte, l'identification « nécessaire » de l'analyste aux projections inconscientes du patient permettra d'en éprouver, je dirais « viscéralement », la teneur psychique alors que, dans la survenue d'une *déprise salutaire*, non moins nécessaire, la *résonance* empathique de l'analyste aux affects et besoins du patient pourra se déployer. D'où le fait qu'il y ait toujours une part de complémentaire dans tout contre-transfert concordant.

Plusieurs séances plus tard, la patiente me dit penser avoir résolu l'énigme de l'étendue de lumière jaune. Elle a rêvé à un bébé naissant et,

au réveil, ça lui est apparu clairement : « ... l'impression que c'est lié à ma naissance, ma mère accouchant de moi sous la lumière, peut-être celle des lampes de la salle d'accouchement alors que je sors de son ventre, la lumière jaune que j'aurais pu percevoir au sortir de son ventre ». Je répète : « la lumière jaune au sortir du ventre de votre mère ». La patiente se met alors à pleurer, des sanglots l'étouffent ; cela durera longtemps. Elle dira par la suite ne pas comprendre pourquoi elle ressent autant de tristesse. Certes, selon l'histoire familiale maintes fois racontée, bébé, elle aurait pleuré pendant les trois premiers mois de sa vie, chaque soir, plusieurs heures durant. Pourtant, elle a eu une enfance plutôt heureuse, dira-t-elle. Cela marquera le début d'une longue période où les sentiments dépressifs domineront.

Un jour, la patiente relate un rêve fait la veille : elle se voit, bébé, couchée à plat ventre, dans son petit lit d'enfant. Puis le rêve se transforme, en fait ce n'est plus un rêve mais une sorte de rêve éveillé. Elle essaie de bouger, de se retourner physiquement dans son propre lit, mais en est incapable. C'est une sensation étrange et angoissante, sensation d'être *terrassée*, dit-elle. Outre l'évocation d'être à plat ventre, c'est la manière dont elle verbalise le mot « terrassée » qui retient mon attention. Le vocable est prononcé avec lenteur et sans teneur affective ; il est là déposé, comme s'il était sans vie. Je mentionne comment sa manière de le dire a résonné à mes oreilles : le mot, sans vie. L'association est immédiate : sa mère, quand elle parlait de la mort de son propre père, affirmait qu'il avait été terrassé par une jaunisse hépatique foudroyante, une expérience traumatique pour l'enfant de douze ans qu'elle était alors, ainsi que pour sa propre mère endeuillée, laissée seule avec cinq enfants en bas âge, la mère de la patiente étant l'aînée. Un pan de l'étendue jaune se levait, mettant au jour la dépression maternelle causée par la mort du père des suites d'une jaunisse, l'identification de sa fille, ma patiente, à celle-ci, et son actualisation dans le transfert.

Un autre pan se dissipera plus tard quand la patiente prononcera à nouveau le mot « terrassé » ; non pas *de* nouveau mais bien à nouveau, d'une autre manière. Cette fois, je le lui rendrai en « *taire assez* », assez de se taire, de taire ce qu'elle ne voulait pas savoir : la déception profonde que sa venue au monde avait causée à sa mère, encore une fille et non le garçon tant désiré qui aurait comblé la béance laissée par le père défunt. Le récit narratif de la patiente aura rendu sensible les traces que ces mots avaient conservés « de leur participation à l'expérience inconsciente », selon les termes de Jean-Claude Rolland (2006, p. 84). La force du destin pouvait se trouver « défaite

par la parole», comme l'indique Laurent Danon-Boileau (2007, p. 1341), et le deuil de la patiente commencer.

Si le langage de l'analysant mobilise le contre-transfert et le Moi inconscient de l'analyste c'est, dira encore Danon-Boileau, qu'il «fait jouer une vertu singulièrement archaïque». Il ne s'agit pas ici de son pouvoir d'évocation visuelle, ajoute-t-il, mais plutôt d'un «ressort plus ancien encore, demeuré comme au tréfonds de la parole. Un ressort poétique et prophétique, qui permet d'agir sur le corps de l'auditeur, de le faire vibrer, de convoquer en lui des sensations qui feront ensuite venir les images puis les mots pour les dire» (Danon-Boileau, 2007, p. 1360). Ce que décrit Danon-Boileau, à savoir l'agir vibratoire sur le corps de l'auditeur, l'induction de sensations et d'images, puis l'avènement de mots pour les dire, le tout émanant d'un ressort poétique et prophétique originaire puissant à cause de son dynamisme agissant, cette suite en trois temps – je la nomme ainsi tant elle me semble musicale dans son orchestration – a sans doute eu cours dans le cadre de la cure avec cette patiente. Une certaine concordance d'expériences primaires actualisées dans le transfert de nos analyses respectives, ma patiente et moi, à la fois voilées et révélées dans la matière même d'une couleur imageante, jaune pour l'une, blanchâtre pour l'autre, ce ressort poétique et prophétique, selon la magnifique formule proposée par Danon-Boileau, y aura sans doute contribué.

Je convoquerai ici un autre type de ressort prophétique, celui-là propre au pouvoir de figuration inhérent au langage visuel. Dans son ouvrage intitulé *Devant l'image*, Georges Didi-Huberman (1992) met au travail une distinction signifiante en peinture entre le détail du tableau et ce qu'il nomme le «pan». Le détail, soutient-il consiste à bien *voir* quelque chose qui, bien que subtil ou caché, existe formellement dans le tableau, alors que le pan ne montre pas mais indique. C'est un «état de la peinture» qui s'impose et surprend par sa «capacité d'intrusion» (1992, p. 313); même «découvert, il reste problématique» (1992, p. 315). Effet de présentation qui effectue une brèche «dans la continuité du système représentatif du tableau» (1992, p. 313), le pan «ne met au jour que la figurabilité elle-même», une *pré-figure*, qui toujours «inquiète le tableau» (1992, p. 316).

C'est avec un passage bien connu de la *Recherche du temps perdu* que Didi-Huberman exemplifie son propos. Proust, s'identifiant à son personnage, imagine Bergotte devant le tableau de Vermeer, *Vue de Delft*, subjugué, profondément atteint par le petit pan de mur jaune, «la précieuse matière du tout petit pan de mur jaune» (Proust, 1954, p. 187) qui

inexorablement s'impose à son regard, tant et si bien qu'il abat le corps du regardant Bergotte, mort. Je ne pouvais passer sous silence l'analogie entre l'événement du petit pan de mur jaune et la sensation-vision de l'étendue de lumière jaune impressionnant la psyché de ma patiente par sa puissance de figuration ou, mieux encore, de préfiguration.

Quand nous nous laissons « être au monde sans l'assumer activement », écrit Merleau-Ponty – et un lien s'impose avec l'attention flottante de l'analyste se laissant atteindre par ce qui se présente lors de moments de figuration –, alors, ajoute-t-il, « les plans ne se distinguent plus les uns des autres, les couleurs ne se condensent plus en couleurs superficielles, elles diffusent autour des objets et deviennent des *couleurs atmosphériques* » (1945, p. 308; nous soulignons). Expression à la fois singulière et prodigieuse, les séances du début de la cure avec ma patiente, nimbées d'une étendue de couleur jaune, avaient bien quelque chose d'atmosphérique.

Cette profondeur sans profondeur de champ ou de plan, Merleau-Ponty la qualifie de « voluminosité », contraction de volume et de luminosité. Il s'agit, ajoute-t-il encore, « de la simple ouverture de la perception à un fantôme de choses à peine qualifié » (1945, p. 308). Dans le cas clinique présenté dans ces pages, le fantôme de choses à peine qualifié, c'est-à-dire avant qu'une forme d'objectification ne survienne, aurait eu la forme, mieux la *figure*, du père défunt de la mère et du désir déçu, non avvenu, de la mère pour l'enfant mâle, cet impensé de vérité primitive que l'étendue de lumière jaune avait pour objectif de dissimuler et de montrer tout à la fois, un souvenir à la fois écran et écrin.

J'appréhende la séance. Cette patiente veut ma peau, mon ventre, entrer en moi tout habillée et prendre possession de mon être. Effraction terroriste, presque terrorisante. Certains patients, note à bon escient Jacques Press, ne sont pas sans réveiller « la crainte de l'effondrement dormant en chacun de nous » (2010, p. 262). Le fait que je reçoive cette patiente dans un petit bureau sans fenêtre contribue à la sensation d'appropriation, de colonisation de mon être que j'éprouve, et l'accentue. Cela se passait au début de ma pratique clinique. J'apprécie l'occasion qui m'est donnée de revisiter l'expérience de cette cure exigeante et formatrice tout à la fois.

La patiente présentait une problématique archaïque : fusion-incorporation maternelle, empiètement primaire traumatique, fonctionnement aux

limites du psychotique. Quand elle parlait de sa mère, l'image d'une femme imposante me venait en tête. Je l'imaginai assise sur un siège que son postérieur recouvrait entièrement, jambes à moitié écartées, regard posé sur l'enfant devant elle, prête à l'engloutir dans une sorte de pulsion scopique sauvage, cannibalesque et érotique. Dans cette vision fantasmatique de l'ogresse, la frontalité du regard rendrait captif alors que règne l'absence de réciprocité et de bienveillance. « *Hilflosigkeit*, absence de l'objet secourable d'une part, lui qui, trop longtemps absent, meurt pour l'enfant. Mais de l'autre, exposition à une excitation pulsionnelle sans forme », écrit Jacques Press, non sans induire que l'interdit de l'inceste peut parfois prendre « une forme primaire ayant pour visée, à travers le mouvement de fusion, un retour au ventre maternel » (Press, 2010, p. 165).

La violence de l'effraction primaire dont je devenais le sujet assiégé dans le contre-transfert m'était difficilement supportable. Il y avait dans l'atmosphère des séances quelque chose de cru ou de cruel, ou mieux encore, une absence totale d'affect face à la cruauté d'expériences traumatiques vécues et infligées. L'indifférence avec laquelle la patiente relatait, par exemple, comment quand elle était plus jeune elle laissait seul son bébé dans son parc avec un biberon des heures durant pour sortir s'amuser avec son compagnon de l'époque, ses propos frôlant l'infanticide, me glaçait le sang, mettant ma capacité d'empathie à rude épreuve.

Il me fallait saisir toute la teneur d'un désinvestissement de l'objet tel, comme Aulagnier l'induit, qu'il ne laisse aucune trace mais « *un trou, un rien* » (1991, p. 245), une vue que corrobore Laurent Danon-Boileau (2007). À partir d'une hypothèse émise par Freud dans une lettre à Fliess,

certains traumatismes, note-il, ne laissent pas de traces dans la psyché parce que leur violence l'a temporairement effondrée. En lieu et place de la mémoire de l'événement disruptif, il y a un trou. Cependant, en bordure du trou, peuvent néanmoins demeurer des *représentations limites* qui sont la trace du processus moteur ayant permis la décharge de l'excitation causée par le trauma. Le sujet ne se souvient de rien, sauf de son propre mouvement de décharge de l'excitation traumatique. (Danon-Boileau, 2007, p. 1381)

La virulence des éprouvés qui m'assaillaient alors, induits par les mouvements projectifs de ma patiente et dans lesquels les figures de l'archaïque ne cessaient d'émerger – indistinction mortifère, crainte de l'effondrement,

etc. –, se manifestait plus souvent qu'autrement sous la forme de sensations à la fois diffuses et puissantes : l'impression de me sentir prise dans un mouvement qui me prenait corps et âme, m'aspirant plus que me tirant vers le fond, tel le ressac d'une vague déferlante. Il me revenait alors en mémoire une expérience traumatique vécue en bord de mer, à Nazaré au Portugal. Je me revoyais, roulant violemment dans une énorme vague sournoise que je n'avais pas vu venir et qui m'avait avalée, me soumettant à sa force implacable – pas d'autre choix que de me laisser prendre – avant d'être recrachée par miracle sur le rivage en un seul morceau.

Sans doute devais-je ma bonne fortune au fait de m'être laissée porter par cette vague certes potentiellement mortifère mais qui, étrangement, pouvait aussi s'avérer matricielle et, dans ce cas, évoquer la fonction de contenance ou d'enveloppement d'un ventre maternel, tel celui qui m'a abritée le temps de ma gestation. C'est du moins ainsi, et en puisant à la logique derridienne de *la vie la mort*³, que je suis aujourd'hui portée à faire sens de cet incident et de la chance qui fut la mienne de m'en tirer à si bon compte. Tel n'était certes pas l'expérience maternelle de ma patiente, tant celle vécue auprès de sa mère que, par transmission intergénérationnelle, celle qu'elle a fait vivre à son enfant. Lorsqu'il y a présence « d'un vécu de désintégration, de fragmentation ou de chute sans fin [...], l'effondrement, soutient Jacques Press, n'est pas analysable en lui-même ». Et d'ajouter : « la détresse non vécue, non remémorée, c'est à nous analystes de l'éprouver dans toute son étendue, de la vivre dans un hors-temps à la mesure du hors-temps de l'expérience non éprouvée » (2010, p. 173-174).

Éprouver, tolérer, survivre. Le fait de ma soumission aux sensations et affects qui m'assaillaient en séance s'est peu à peu imposé comme un garde-fou prévenant que la patiente ne sombre plus avant dans la décompensation psychotique. Non seulement éprouver ce qu'il en était de ce non-éprouvé dont elle avait fait une expérience qui n'avait laissé nulle trace psychique, mais en ressentir pleinement la teneur à travers mes propres affects concomitants ou, mieux encore, dans la tolérance d'affects éprouvants pour moi : appréhension, anxiété, hantise, haine parfois même, il me fallait vivre ces affects en lieu et place de ce qui n'avait laissé que béance et vide. En d'autres termes, au désinvestissement de l'objet maternel, opposer ou apposer de l'affectif bien senti, fût-ce dans l'épreuve, la mienne. Autant d'affects pouvant peut-être agir comme une forme de pulsionnel de vie contre le pulsionnel de mort, ou encore une sorte de pulsion de conservation contre la désintrinsication pulsionnelle.

J'ouvre une parenthèse afin de mentionner quelques mots encore au sujet du cadre dans lequel j'évoluais alors, ce petit bureau sans fenêtre qui, telle une matrice dans ce cas étouffante, n'était pas sans accentuer mes éprouvés lors des séances avec cette patiente. Or, quelque temps plus tard, un collègue m'a ouvert l'accès à son bureau bien fenestré. Je bénéficiais alors de l'espace, de la lumière, voire de l'air nécessaire pour respirer, oxygénation nécessaire à mon activité de penser.

Le cadre, l'importance du cadre, physique et psychique tout à la fois, jouait peut-être une salutaire fonction symbolique de tiers, à tout le moins une fonction distanciatrice œuvrant à réduire la *con-fusion* opérant dans l'identification projective, ce qui, fait non négligeable, contribuera petit à petit à l'actualisation du transfert – il en sera question ci-après. Dans *La construction du sens*, Jacques Press écrit : « je me disais : c'est vrai, sans ce cadre, rien ne tient » (2010, p. 265), un énoncé qu'il faut entendre selon le sens du *holding* winnicottien. Dans le travail avec ma patiente, le cadre prenait une autre fonction essentielle encore, celle de donner éventuellement au trou de l'impensable ou à ses bords abîmés un espace potentiel de contenance et une consistance susceptible d'inscrire quelque chose au *lieu* du vide.

Un jour, après plusieurs années d'analyse, la patiente mentionne qu'elle m'a aperçue dans un lieu public avec à mes côtés un homme qu'elle décrit comme étant grand et beau, et qui semblait gentil. Un tiers potentiel, réel ou fantasmé, semblait favoriser un certain avènement d'une tiercéité non avenue. La patiente n'avait jamais connu son père. M'attribuer fantasmatiquement un bon objet narcissiquement investissable donnait lieu à l'actualisation d'une forme d'identification introjective. Si je possédais ce bon objet, elle pouvait dès lors se l'approprier par osmose fusionnelle. Sa haine fut féroce quand le fantasme d'appropriation se fut avéré inefficace.

Après bien des séances vécues dans la puissance de ses affects, affects, il convient de le souligner, que je n'étais plus la seule à éprouver, je notais, je dois dire avec surprise, l'actualisation d'un sentiment d'un tout autre ordre. La jalousie qu'elle ressentait alors envers moi témoignait d'un changement de registre important, à savoir le passage d'une relation d'indistinction à l'amorce du développement d'une relation objectale. Plus tard, bien plus tard, la patiente déploiera temps et énergie à la réparation de la relation avec son fils, le petit bébé au biberon laissé seul dans son parc des heures durant.

Faisant retour à l'œuvre de figuration abordée au début du présent texte, je mentionnerai en terminant un autre sens encore du prédicat « *figurare* ». Dans son emploi intransitif original, *figurare* signifiait aussi « jouer un certain rôle », tel celui du figurant d'aujourd'hui, au théâtre ou au cinéma, par exemple. Sans doute nous incombe-t-il de nous faire figurants d'impensés que la situation psychothérapique actualise, de nous tenir devant la scène de figurations psychiques, disposés, dans le meilleur des cas, à les accueillir, voire à les incarner, et de jouer le rôle d'intermédiaire entre le patient, ce qui l'habite à son insu et qui fait écho à notre propre impensé, comme le soutiennent Laurent Danon-Boileau et Jacques Press, afin de *rendre figurable* ce qui reste en béance et en souffrance.

Cela implique parfois de faire l'épreuve de l'informe, « une expérience effrayante qui se déroule dans un climat de danger extrême alors même – j'insiste sur la pertinence du propos émis par Press – que l'enjeu central de la cure est d'y parvenir » (2010, p. 182). C'est là une exigence de *figurare*, au sens fort du terme.

Josée Leclerc
josee.leclerc@concordia.ca

Notes

1. Isabelle Lasvergnas nomme pour sa part ce moment « temps-jachère »; je reconnais la pertinence du terme et son pouvoir d'évocation.
2. Laurent Danon-Boileau mentionne que ce philosophe, que je ne connaissais pas, aurait été longuement étudié par Freud (Danon-Boileau, 2007, p. 1357).
3. « Je n'ai pas voulu donner à anticiper que la vie la mort ne formaient pas deux entités, ni n'étaient l'une de l'autre, l'autre, mais que cette altérité ou cette différence n'était pas de l'ordre de ce que la philosophie appelle opposition (*Entgegensetzung*), double opposition de deux se faisant face [...] », Derrida, 1975-1976, p. 21).

Références

- Aulagnier, P. (1991). *Un interprète en quête de sens*. Presses universitaires de France.
- Danon-Boileau, L. (2007). La force du langage. *Revue française de psychanalyse*, 71 (5), 1341-1409.
- Derrida, J. (1975-1976). *La vie la mort. Séminaire (1975-1976)*. Seuil, 2019.
- Didi-Huberman, G. (1992). *Devant l'image*. Minuit.
- Leclerc, J. (2004). *Art et psychanalyse. Pour une pensée de l'atteinte*. XYZ.
- Leclerc, J. (2012). *Quand l'image s'écrit. Une anthologie d'écrits d'artistes sur le thème du dessaisissement créateur*. Liber.
- Leclerc, J. (2018). Ce qui cherche à se figurer : du dicible et du visible dans le cadre de l'analyse et en psychothérapie à médiation. *Filigrane*, 27 (2), 124-138.
- Merleau-Ponty, M. (1945). *Phénoménologie de la perception*. Gallimard.

- Pontalis, J.-B. (1987). Préface. Dans S. Freud, *Un souvenir d'enfance de Léonard De Vinci*. Gallimard.
- Press, J. (2010). *La construction du sens*. Presses universitaires de France.
- Proust, M. (1954). *À la recherche du temps perdu*. Gallimard.
- Racker, H. (1957). The meaning and uses of countertransference. *Psychoanalytic Quarterly*, 26, 303-357.
- Rolland, J.-C. (2006). *Avant d'être celui qui parle*. Gallimard.
- Sirois, F., (2018). Les mots et les images. *Bulletin de la Société de psychanalyse de Montréal*, 30 (3), 1-8.